

# Revue africaine

---

## LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCCEN.

---

XI. (Suite).

### MOSQUÉE ET TOMBEAU DE SIDI EL-H'ALOUÏ (1).

Le tombeau consacré à la mémoire de l'ouali Sidi-el-H'aloui est un monument simple et modeste. Il s'élève sur un tertre couronné de verdure et parsemé de tombes solitaires; un carroubier séculaire l'abrite sous son feuillage sombre. A l'intérieur, rien de piquant pour notre curiosité. Une pierre tumulaire, grossièrement taillée, indique seule la place où le corps du saint repose dans le calme éternel. Chaque jour, de pieuses femmes viennent s'y agenouiller et déposer dans cette retraite silencieuse leurs modestes offrandes. Il n'y a plus ni cénotaphe ni bannières. Toute trace d'inscription a disparu.

Mais encore quelques pas en avant : descendons la pente raide

---

(1) Cet article termine le paragraphe XI du travail de M. Brosse-lard (v. n<sup>o</sup> 21), sur l'épigraphie arabe de Tlemcen. C'est par erreur qu'il n'a pas été mis à sa place. — N. de la R.

de la colline, et voici un véritable monument qui s'offre à nos yeux, édifice gracieux et plein d'élégance : on dirait la mosquée de Sidi-Boumedin transportée là comme par enchantement. Ne sont-ce pas et la même disposition architecturale, et les mêmes proportions, et le même dessin ? On pourrait s'y méprendre, tant la ressemblance est frappante !

Cette mosquée — car c'est une mosquée aussi — est celle qui fut élevée en l'honneur de l'ouali Sidi-el-H'aloui, et qui est placée sous son invocation. Le portail affecte la même disposition que celui de la mosquée d'El-Eubbad ; mais il est construit dans des proportions moins grandioses : sa hauteur ne dépasse pas huit mètres environ. Les arabesques, émaillées aux vives couleurs, chatoyaient au soleil : l'œil a de la peine à en supporter l'éclat. Une arcade demi-ogivale, d'un caractère bien accentué, constitue l'entrée principale, qui a un aspect monumental. Dans la frise, court une inscription en caractères du type andalou, formée au moyen d'émaux de diverses couleurs habilement combinées, et dont l'heureux agencement rappelle les belles mosaïques romaines. Cette inscription était précieuse à recueillir, et le lecteur nous saura gré sans doute de la lui mettre sous les yeux. La voici, telle que nous l'avons relevée :

الحمد لله وحده \* أمر بتشييد هذا الجامع المبارك مولانا  
السلطان ابن مولانا السلطان ابي الحسن على ابن مولانا  
السلطان ابي عثمان ابن مولانا ابي يوسف يعقوب بن  
عبد الحنف ايد الله نصره عام اربع وخمسين وسبع مائة

TRADUCTION :

« Louange à Dieu unique !  
» Celui qui a fait élever cette mosquée bénie est notre maître  
» le sultan fils de notre maître le sultan Abou-l-H'acen-  
» Ali, fils de notre maître le sultan Abou Othman, fils  
» de notre maître Abou-Youçof-Yak'oub-ben-Abd-el-H'ack. Que  
» Dieu fortifie son bras victorieux ! — Année sept cent cinquante-  
» quatre (754). »

On remarquera que cette inscription a souffert, en deux endroits, des outrages du temps : le nom du sultan fondateur et le surnom de son aïeul ont entièrement disparu, par suite de l'écaillage des émaux ; mais, heureusement, la restitution ne peut nous causer nul embarras, grâce au soin minutieux avec lequel la filiation se trouve établie. Au surplus, une autre inscription, que nous citerons tout-à-l'heure, nous viendrait en aide, au besoin ; elle nous donnera le nom dont nous regrettons l'absence dans celle-ci.

La disposition intérieure du monument est identiquement la même que celle de la mosquée de Sidi-Boumedin ; mais il s'en faut de beaucoup que l'ornementation se soit conservée aussi intacte.

Une restauration inintelligente, et digne de l'édilité turque, exécutée à une époque qui ne paraît pas très-éloignée de nous, a eu pour résultat de couvrir d'une épaisse couche de plâtre et de badigeon une partie des arcades qui étaient auparavant revêtues d'une décoration d'arabesques du meilleur goût : nous en jugeons ainsi par ce qui reste. Les rares parties du monument qui ont échappé à ce vandalisme, sont d'une beauté très remarquable. Les plafonds en bois de cèdre sculpté méritent notamment une mention spéciale, et se recommandent, par le fini et la délicatesse du travail, à l'attention des artistes. Les arcades ont un rare cachet d'élégance : ce n'est déjà plus le plein-cintre, et ce n'est pas encore l'ogive ; on dirait une sorte de compromis ingénieux entre ces deux genres si caractérisés d'architecture. L'ensemble est d'un effet bien réussi. Ces arcades ont encore cela de particulier, qu'elles reposent en partie sur des pilastres, et en partie sur des colonnes. Celles-ci sont d'un beau marbre translucide, veiné de rose ; elles forment les points d'appui des deux travées médiales. Leur hauteur, y compris le chapiteau, est de deux mètres ; elles sont au nombre de huit. Ce que nous avons déjà dit ailleurs des chapiteaux recueillis dans les ruines d'El-Mansoura, est de tout point applicable à ceux dont nous parlons ici. Leur forme, aussi bien que leurs ornements sont identiques, à ce point qu'on les dirait sculptés par le même ciseau, et cette supposition n'est pas tout-à-fait gratuite. En effet, après avoir fait nettoyer ces colonnes, et les avoir débarrassées des couches de chaux superposées qui les défiguraient depuis un temps immémorial, nous avons découvert, au-dessous des chapiteaux des deux premières colonnes, situées en avant du meh'rab, dans la travée du milieu, une petite inscription, une ligne de caractères maugrebins d'en-

viron quatre à cinq millimètres, gravés en creux, mais sans beaucoup d'art. En voici la reproduction textuelle :

صنعها أحمد بن محمد اللطى  
في شهر يامن سنة ذ مسيز

Nous traduisons ainsi :

« Fait par Ahmed, fils de Mohammed, de la tribu des Lamta,  
» dans le mois IA, de l'année D', M, Z. »

Ce chronogramme s'explique ainsi : — Onzième mois de l'année 747. — Or, nous le savons, la mosquée de Sidi-El-H'aloui ne fut bâtie qu'en 754 : il y avait donc sept ans que ces colonnes étaient taillées, et attendaient une destination. Peut-être la volonté royale d'Abou-'l-H'acen se proposait-elle de les employer à l'embellissement de son palais d'El-Mansoura, élevé, nous nous rappelons cette date, en 745. Les révolutions, qui furent si fatales à la puissance de ce prince, purent le détourner du projet d'agrandir sa résidence favorite, et son successeur aurait utilisé ensuite, dans un autre but, des matériaux qui se trouvaient sous sa main. Cette hypothèse n'a rien d'in vraisemblable, et celle qui attribuerait au ciseau du même sculpteur l'œuvre d'El-Mansoura et l'œuvre de la mosquée de Sidi-el-H'aloui, ne serait pas davantage dénuée de fondement. Quoi qu'il en soit, ce point n'a pas une importance telle, qu'il faille s'y arrêter plus longtemps. Reconnaissons seulement que l'artiste Lamti fut bien inspiré de graver son nom sur ce marbre que le temps devait respecter et qui éveillerait un jour, dans la postérité, la curiosité de ceux qui cherchent des jouissances intellectuelles dans l'étude du passé. Qui l'eût dit, ô Lamti, qu'après cinq siècles écoulés, et quand les Tiens auraient oublié ton nom, un Chrétien viendrait le remettre en lumière ? C'est un hasard de ta destinée et de la mienne, et je bénis ce hasard. On apprendra une fois de plus, par ton exemple, que l'art est de tous les temps, de tous les pays, qu'il n'y a pas de race deshéritée. Le sculpteur berber aura sa place marquée dans l'histoire (1) !

---

(1) Sur la tribu berbère des Lamta, son origine et son histoire, cons. Ibn-Khaldoun, tom. I de la trad., p. 169, 178, 275, et tom. II, p. 65 et passim.

Nous aurons à peu près complété la description de la mosquée de Sidi-El-H'aloui, lorsque nous aurons dit que le minaret passe pour un morceau d'architecture remarquable ; que ses revêtements de mosaïque et ses panneaux, émaillés de trèfles ou de fleurs-de-lis, accusent un art consommé et un goût très pur ; que l'on monte sans fatigue jusqu'à la lanterne qui le couronne, par un escalier de quatre-vingt-neuf marches ; et que du sommet de cette tour monumentale, l'œil peut se délecter dans la contemplation d'un ravissant panorama (1). Il nous suffira enfin d'ajouter, pour ne rien oublier, que l'administration française a fait exécuter, il y a quatre ans, dans ce monument, que l'on peut considérer à bon droit comme historique, des travaux de restauration qui assurent sa conservation indéfinie.

Ces travaux, dirigés par le service des bâtiments civils avec son habilité ordinaire, ont eu un résultat très appréciable. En premier lieu, l'édifice a été mis désormais à l'abri des dégradations que l'humidité provenant des terres auxquelles il était adossé, y entretenait d'une manière permanente depuis des siècles. Ensuite, — et voici pour l'art, — on a fait justice des grossiers aménagements exécutés aux époques antérieures ; les belles arabesques qui subsistaient encore intactes sous le badigeon ont revu le jour, et, avec la lumière, tout leur éclat primitif leur a été rendu.

Nous devons à cette intelligente restauration la découverte de

---

(1) *L'Algérie photographiée*, de M. Moulin (Paris, 1858), contient une vue très-heureusement réussie du monument que nous avons essayé de décrire. Quel champ vaste, ouvert à l'inspiration de l'artiste, que Tlemcen et la magnifique campagne qui l'entoure ! Pourquoi si peu de peintres et de dessinateurs de profession se décident-ils à y venir chercher des sujets de tableaux ? Jusqu'à présent, c'est dans quelques albums particuliers, ouverts seulement à des intimes, que l'on peut trouver une image fidèle, reproduite par l'art, de ces belles scènes de la nature et de tant de monuments si dignes d'être appréciés. Nous avons déjà cité le remarquable album de M. Clérambault. Un autre amateur d'un bien rare talent, M. Vivien, ancien juge de paix de Tlemcen, aujourd'hui juge d'instruction à Alger, a reproduit dans une précieuse collection de dessins, dont il est l'auteur, les vues les plus pittoresques et les monuments les plus curieux de ce point de l'Algérie, privilégié entre tous. La mosquée de Sidi-el-H'aloui n'a pas été oubliée par ce crayon si fin, si exact, si délicat. Nous exprimons de nouveau le regret de voir tant de charmantes œuvres perdues pour le public artiste.



deux inscriptions que nous allons rapporter. Le portique élégant du Meh'rab repose sur deux colonnes de marbre engagées, que couronnent des chapiteaux de style byzantin, taillés dans des proportions d'une exquise délicatesse. Chacun de ces chapiteaux porte, à sa base, une ligne de caractères andalous, ayant de deux à trois centimètres, et gravés en relief avec une netteté et une finesse rares. Non-seulement la lecture de ces deux inscriptions était impossible, mais, les soupçonner même n'était pas chose facile, avant que le ciseau, manié par une main sûre et habile, les eût dégagées de toute matière obstruante. Ce résultat a été très heureusement obtenu. Aujourd'hui, l'archéologue arabisant peut lire, sans difficulté sérieuse, le texte épigraphique qui suit :

1. Chapiteau de droite :

جامع ضريح الشيخ الولي الرضى الحلوي  
رحمت الله عليه

« Mosquée consacrée à la mémoire du cheikh aimé de Dieu, et l'élu de sa grâce, El-H'aloui, que la miséricorde divine soit avec lui ! »

2. — Chapiteau de gauche :

\* امر ببناء هذا الجامع \* المبارك عبد الله المتوكل على  
الله جارس \* امير المؤمنين

» L'ordre d'édifier cette mosquée bénie est émané du serviteur de Dieu, celui qui met sa confiance dans le Très-Haut, Farès, prince des croyants. »

Farès, tel était le nom du fils et successeur d'Abou-'l-H'acen-Ali, du sultan merinide, qui occupait le trône des deux Maghrebs, en l'année de l'hégire 754 (de J.-C, 1353). Ce prince, dont nous avons déjà parlé incidemment dans un de nos précédents articles (1), a été fort exalté par la plupart de ses historiens. Le biographe, au-

---

(1) Voir la *Revue africaine*, livr. du mois d'avril 1859.

teur de l'ouvrage intitulé : **روضۃ النسرین و دولة بنی مرین** :  
a écrit sur lui la notice suivante :

« Farès, fils d'Ali, surnommé Baba-Einan, et décoré du titre d'El-Metouwekkel-al'Allah, avait eu pour mère une chrétienne d'origine, nommée Chems-ed-D'oh'a. Il s'empara du pouvoir royal, à Tlemcen, du vivant même de son père, un mardi de Rebiâ 1<sup>er</sup>, de l'année 749. Il mourut étranglé des mains de son ministre El-H'acben-Amer-el-Foudoudi, le samedi 28 de Dou-el-h'idja 759; il avait alors trente ans, car il était né à Fez, la ville Blanche (Medinet-el-Bid'a), le 12 Rebiâ 1<sup>er</sup>, de l'année 729. Son corps fut inhumé dans la grande mosquée de cette ville; il avait régné neuf ans et neuf mois. Voici son portrait : il était de haute stature, dépassant de toute la tête les plus grands d'entre ses hommes d'armes. Il avait le teint d'une blancheur éclatante, le nez aquilin, l'œil grand et ouvert, la voix retentissante. Il parlait avec une extrême volubilité et bégayait quelquefois, au point d'être difficilement compris des personnes à qui il s'adressait. Ses sourcils noirs et bien arqués se rejoignaient au-dessus du nez; ses traits aussi beaux que réguliers étaient empreints d'une grâce exquise; sa démarche était pleine de noblesse et toute sa personne avait un grand air. Oncques ne se vit plus belle barbe que la sienne : chacun de l'admirer, quand le souffle du vent la faisait ondoyer sur sa large poitrine; elle était d'un noir lustré, chatoyant à la lumière du soleil, et jamais barbe au monde n'égala la magnificence de celle-là. Le sultan n'avait pas non plus son pareil, parmi tous les preux chevaliers, pour la mâle beauté de son visage. C'était, d'ailleurs, un cavalier accompli, un guerrier plein d'élan et de bravoure, dont la vaillance ne fut jamais surpassée. Toutes les ruses de la guerre lui étaient familières, aussi bien que les combinaisons profondes de la politique, et il n'était pas moins sage, prudent et modéré dans les conseils, que brave, impétueux et téméraire dans l'action. Il avait approfondi la jurisprudence, et il fut la gloire des Eulémas de son siècle. Il n'était pas moins versé dans toutes les autres sciences, capable de disserter sur la logique, la littérature et les mathématiques, avec plus d'autorité et de talent qu'aucun savant de son empire. Il savait le Koran par cœur, et le citait toujours à propos; il en était de même des H'adits du prophète. Enfin, c'était un calligraphe distingué, et son style épistolaire pouvait être cité comme un modèle. — Il eut, dans le courant de sa courte vie, environ trois cent quinze enfants, tant garçons que filles, j'entends ceux qui vécurent aussi bien que ceux

qu'il perdit de bonne heure, ou qui moururent à leur naissance. Il eut, pendant toute la durée de son règne, quatre grands chambellans (H'adjeb), dont le plus fameux et celui auquel il portait le plus d'affection fut Mohammed-ben-Mohammed-ibn-Abi-Amer (1). Ce célèbre personnage avait été aussi son secrétaire de prédilection, et il avait eu pour successeur dans cette charge Abou-'l-Hacen-Mohammed-ben-Yah'ya-el-R'assani. »

Nous arrêtons ici cette citation, déjà un peu longue, mais qui se justifiera peut-être par cette considération, que l'ouvrage d'où elle est extraite est demeuré jusqu'à présent inédit. Si nos conjectures ne nous trompent pas, l'auteur de ce travail biographique sur les merinides, ne serait autre, ainsi que nous l'indiquions, en passant, dans un précédent chapitre (2), qu'Abou-Mohammed-Abdallah-ibn-el-Ah'mar, écrivain tout dévoué à la dynastie marocaine, qui, en même temps qu'il en exaltait démesurément les mérites, cherchait, dans une autre histoire tronquée et malsaine intitulée ذكر الدولة الزيانية العبد الوادية بتلمسان à rabaisser, en style de pamphlétaire, la gloire des princes Abdelouadites issus d'Yar'moracen (3). Il ne faut donc pas s'étonner si, sous la plume de cet auteur, Abou-Einan-Farès, le merinide, a pris toutes les proportions d'un grand homme. Pour juger de la bonne foi de l'historien et du degré de confiance qu'il mérite, il suffirait de comparer au portrait flatté d'Abou-Einan celui que la même main a tracé de l'émir Abou H'ammou-Mouça, II<sup>e</sup> du nom, un des princes qui, sans contredit, firent le plus d'honneur à la royauté Abdelouadite, mais que notre auteur, si c'est bien lui, chercha à tuer sous le sarcasme, le ridicule et la calomnie.

Le célèbre Ibn-Batouta nous a également laissé un portrait du sultan Abou-Einan-Farès. Mais il avait été si bien accueilli, si honoré et si fêté à la cour de ce prince, qu'il est permis de douter, jusqu'à un certain point, de son impartialité. Ce n'est pas préci-

---

(1) Le même dont le tombeau existe encore dans le grand cimetière musulman de Tlemcen, et le fils du savant du même nom, dont nous avons rapporté l'épithaphe dans le chap. V de cet ouvrage. — Voir la *Revue africaine*, livr. du mois d'avril 1859.

(2) V. *Revue africaine* du mois d'août 1859.

(3) Traduite par le savant M. Reinhard-Dozi, dans le journal de la Société asiatique (année 1844).



sément faire injure à l'écrivain que d'admettre qu'il mesurait ses éloges à sa reconnaissance. Avec quelle complaisance il détaille tous les mérites du jeune sultan ! Dignité, noblesse, courage, longanimité, justice, savoir, libéralité, le fils d'Abou-'l-H'acen avait tout pour lui, et l'illustre voyageur avouait n'avoir rencontré, dans aucune des contrées qu'il avait parcourues, un seul monarque digne de lui être comparé. Il n'y avait pas jusqu'à la science du soufisme, dans laquelle ce génie extraordinaire n'excellât. Or, ce n'était pas un petit mérite dans ce temps là, ni une marque peu certaine d'un esprit merveilleusement doué, que de pénétrer dans la connaissance du monde invisible. Si l'on en croit Ibn-Batouta, Abou-Einan avait des idées fort avancées pour son siècle ; il voyait haut et bien en politique : il créa une marine importante, décréta presque l'abolition de la peine de mort dans ses États, et y fonda sur des bases remarquables l'assistance publique (1).

Ibn-Khaldoun, qui nous a transmis, dans sa grande histoire, les documents les plus complets que nous possédions sur les faits et gestes du sultan Abou-Einan, avait été en position, dans sa jeunesse, de voir de près la cour de ce prince. Il lui avait plu, et était devenu un de ses secrétaires ; mais, comme il entraît dans la destinée de ce célèbre écrivain de ne s'élever à la fortune que pour retomber plus lourdement dans la disgrâce, son court séjour à la cour de Fez avait été suivi d'un séjour plus long dans une prison d'État. Sa captivité ne finit même qu'à la mort d'Abou-Einan (2). Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas qu'il eût conservé rancune à sa mémoire, et le récit des faits qui signalèrent le règne fort agité de ce roi du Maghreb est empreint, dans l'*Histoire des Berbers*, d'un grand cachet de vérité et de sincérité. Une simple analyse même de ces documents historiques nous entraînerait trop loin et ne serait plus en rapport avec le cadre que nous nous sommes tracé ; il est mieux, d'ailleurs, de renvoyer le lecteur à l'ouvrage lui-même, dont le savant traducteur a fait un livre français, qui a pris place

---

(1) Voir la savante publication de MM. Ch. Defremery et le d<sup>r</sup> Sanguinetti, texte et traduction des voyages d'Ibn-Batouta, dans la collection d'ouvrages orientaux publiés par la Société asiatique (1858), tom. IV, p. 337-353, et tom. I<sup>er</sup>, p. 4 et suiv.

(2) Voir l'autobiographie d'Ibn-Khaldoun (*Journal asiatique*, 1844), et l'introduction de l'*Histoire des Berbers*, par M. de Slane, p. 40.

aujourd'hui dans toutes les bibliothèques algériennes (1). Il nous suffira de consigner ici quelques faits pour l'intelligence plus complète de notre sujet. Abou-'l-H'acen s'étant jeté dans les hasards d'une guerre malheureuse, au cœur de l'Ifrikia, avait confié, en partant, le gouvernement de Tlemcen et du Maghreb à son fils Abou-Einan à peine âgé de vingt ans. Celui-ci, apprenant les désastres essuyés par son père, le fait passer pour mort, s'empare des trésors laissés par lui dans son palais d'El-Mansoura, et se fait proclamer sultan dans le courant de Rebiâ 1<sup>er</sup> 749 (juin 1348). Il se hâte de passer dans le Maghreb-el-Aksa, pour y faire légitimer son usurpation ; mais, pendant ce temps là, les partisans de la dynastie Abdelouadite remuent le pays, font revivre les prétentions de leurs anciens souverains, et parviennent, en quelques mois, à leur reconquérir le trône de Tlemcen. Abou-'l-H'acen, de son côté, quitte précipitamment l'Ifrikia, et rentre à marches forcées dans le Maghreb. Il redemande à sa vaillante épée son royaume perdu, et cherche à atteindre l'usurpateur. Une rencontre a lieu entre le père et le fils au pied de la montagne de Hintata. Abou-'l-H'acen est vaincu, et sa mort couronnant sa défaite, affermit du même coup l'autorité vacillante d'Abou-Einan. Celui-ci court droit à Tlemcen. Il bat, dans une mêlée sanglante, les deux frères Abou-Said-Othman et Abou-Thabet-ez-Zaïm, qui s'étaient mis à la tête du parti Abdelouadite et s'étaient partagé le pouvoir royal pendant quatre années : Tlemcen redevient merinide par le fait de cette nouvelle prise de possession (juin 1352). « Abou-Einan fait une entrée triomphale, au milieu d'une foule immense, et il traverse la double haie de spectateurs qui bordent les rues, suivi d'Abou-Thabet, son rival vaincu, monté sur un chameau à l'allure vacillante (2). » Abou-Said-Othman manquait à ce triomphe du merinide, il échappa à cette honte : plus heureux que son frère, il était mort dans le combat. La suite du règne d'Abou-Einan est marquée par des troubles incessants dans toutes les parties du vaste empire merinide. Quelques guerres heureuses, mais sans résultats appréciables ; des expéditions aventureuses contre Bougie, Constantine et Tunis, n'aboutissant qu'à une domination éphémère, tels sont les

---

(1) Voyez pour l'histoire d'Abou-Einan-Farès, Ibn-Khaldoun, tom. III, p. 433, et tom. IV, p. 271-319.

(2) Ibn-Khaldoun, tom. III, p. 436.

seuls événements que l'histoire de ce prince ait à enregistrer. Le 1<sup>er</sup> novembre 1358, il meurt étranglé, et laisse deux grands royaumes en désordre à son fils Es-Said âgé de cinq ans. Trois mois après cet événement, la fortune sourit de nouveau aux descendants d'Yar'moracen : les merinides sont définitivement expulsés de Tlemcen, et la dynastie Abdelouadite y est restaurée par Abou-Hammou-Mouça II.

Tels sont les faits qu'il importait de rappeler, comme se rattachant plus directement à l'histoire de Tlemcen, et comme pouvant servir à compléter les notions que nous avons déjà sur l'époque où fut élevé, par ordre d'Abou-Einan, le monument remarquable qui fait l'objet de cet article.

Tlemcen n'en possède aucun autre dont on puisse attribuer la fondation à ce même prince, qui avait, cependant, le goût des belles constructions : la ville de Fez, au rapport d'Ibn-Batouta, lui dut de somptueux édifices. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que merinides et abdelouadites dorment du même sommeil dans la même poussière, et que les rivalités sanglantes de ces deux fières dynasties, qui bouleversèrent si longtemps la ville de Tlemcen, retentissent à peine d'un faible écho, même dans l'histoire, les Tlemcéniens reconnaissants devraient bénir le nom de ces deux sultans, Ali et Farès, qui, en passant comme de rapides et brillants météores, dotèrent leur cité de monuments impérissables : Sidi-Boumedin, Sidi-el-H'aloui, Mansoura (1) !

CHARLES BROSSELDARD.



---

(1) Une perte bien douloureuse a éloigné momentanément M. Brosse-  
lard de Tlemcen et l'arrache à des travaux dont nos lecteurs apprécient  
tout le mérite, comme fonds et comme forme. Il en résultera une inter-  
ruption forcée dans la publication de cet intéressant ouvrage. — *N. de  
la Rédaction.*